

LES CATACOMBES DE ROME.

En même temps que l'exhumation de Pompéi faisait sortir des cendres du Vésuve certains côtés intimes de la vie antique, l'exploration des catacombes évoquait, du sous-sol de la Rome papale, un tableau de la chrétienté primitive, de ses usages, de ses arts et de ses croyances. Le rare voyageur qui, il y a un demi-siècle, parcourait rapidement, un rat de cave à la main, les couloirs souterrains avoisinant le caveau de sainte Cécile, sous la conduite d'un *custode* plus ou moins prolix, pouvait bien, avec quelques réminiscences de Chateaubriand ou de Delille, se représenter soit une des scènes les plus émouvantes des *Martyrs*, soit les angoisses classiques du « jeune amant des arts », égaré

Sous ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.

Ou bien, si le visiteur avait une tournure d'esprit plus religieuse que littéraire, il pouvait se retracer, avec une sainte émotion, les sanglants épisodes du martyrologe romain et se faire subrepticement endosser à prix d'or, par son guide infidèle, quelque phalange d'un confesseur de la foi ou, mieux encore, un de ces petits vases à parfums qu'on a pris longtemps pour des ampoules placées près des tombes pour conserver le sang des victimes. Mais combien il était loin de soupçonner les véritables trésors que ce mystérieux labyrinthe devait bientôt fournir à l'histoire de l'art, ainsi qu'à l'histoire du christianisme !

C'est aux frères Rossi que revient l'honneur non seulement d'avoir donné à l'exploration des catacombes une im-

pulsion sérieuse, mais encore d'y avoir introduit la seule méthode capable d'utiliser pour la science les résultats des fouilles. Rompant avec les procédés arbitraires de leurs prédécesseurs, ils avaient compris, dès la première moitié de ce siècle, que, pour tirer parti des documents historiques offerts par la Rome souterraine, il fallait les étudier sur place et commencer par l'étude des cimetières eux-mêmes. Ils s'appliquèrent donc à décrire les diverses cryptes dans l'état où elles se trouvaient, à établir respectivement les rapports chronologiques de leurs étages et de leurs galeries, à rechercher la façon dont elles s'étaient formées et le but auquel elles répondaient; puis ils tentèrent une restauration idéale des lieux, à l'aide des renseignements trouvés dans l'étude des inscriptions, des détails architectoniques, du style des fresques et de la nature de leurs sujets — sans négliger les données parallèles de l'histoire ou de la tradition.

Le résultat de ces travaux se trouve consigné dans l'important ouvrage *Roma sotterranea* qui, publié par M. J.-B. de Rossi, de 1864 à 1867, a été pour l'archéologie contemporaine une véritable révélation et a, en quelque sorte, fondé la science des catacombes. Toutefois, si cet ouvrage offre jusqu'ici un guide complet pour les questions de fait, il laisse ouvert ce que M. de Rossi appelait lui-même « l'immense champ des synthèses partielles ».

C'est une de ces synthèses — et non la moins importante, « la synthèse chronologique », — qu'entreprend M. Théophile Roller dans son bel ouvrage : *les Catacombes de Rome, histoire de l'art et des croyances religieuses pendant les premiers siècles du christianisme*¹. Ces deux gros volumes in-4°, imprimés avec luxe par la maison D. Jouaust, de Paris, ne renferment pas moins de 100 planches qui reproduisent par l'héliogravure les principaux monuments — inscriptions, sculptures, peintures — fournis à l'auteur par les catacombes, ainsi que par les collections d'antiquités

¹ *Les Catacombes de Rome, histoire de l'art et des croyances religieuses pendant les premiers siècles du christianisme*, par Th. Roller, 2 vol. Paris, v° A. Morel et C^{ie}, 1879 et 1881.

chrétiennes. Nous en avons lu consciencieusement les 695 pages, en regrettant d'arriver si vite au bout. Bien que, en effet, l'ouvrage soit écrit au point de vue scientifique, avec la compétence qu'assure à l'auteur dix années de recherches archéologiques à Rome, il n'en est pas moins d'une lecture aisée et attachante, grâce à l'attrait du sujet et aussi à la façon dont M. Roller l'a présenté. — Avec les planches qui l'accompagnent, c'est une œuvre de vulgarisation autant que de science.

Sans doute, M. Roller n'est pas le seul, ni même le premier qui ait cherché à utiliser les fouilles des catacombes pour l'histoire de l'art ou de la religion. Mais la plupart des auteurs qui l'ont précédé dans cette voie n'ont pas toujours réussi à se défendre de préoccupations dogmatiques ou confessionnelles qui altèrent nécessairement la valeur de leurs conclusions. Les pires ennemis de la science historique sont ceux qui en abordent les problèmes avec l'arrière-pensée d'y chercher la confirmation d'une thèse religieuse ou antireligieuse. M. Roller a su éviter ce double écueil, et ce n'est pas le moindre mérite de son ouvrage.

I

On entend par catacombes l'ensemble des cryptes disséminées autour de la Rome antique, sur un rayon de plusieurs milles. Les premiers chrétiens les désignaient par le nom de cimetières (*κοιμητήριον*, *dormitorium*, dortoir) — allusion à l'idée que la mort était un sommeil. — Devant la quantité de travail représentée par ces labyrinthes, dont le développement total a été évalué à près de 800 kilomètres, on s'est longtemps refusé à croire qu'ils fussent l'œuvre des chrétiens, et on les a considérés jusqu'à nos jours comme d'anciennes carrières, où les sectateurs de la religion nouvelle auraient cherché un refuge pour leurs familles et pour leur culte au temps des persécutions. Toutes ces hypothèses sont définitivement écartées aujourd'hui. Si ces galeries

étroites et enchevêtrées ont aidé quelques chrétiens à dérouter la poursuite de leurs ennemis, elles n'ont jamais pu servir d'habitation permanente à des individus, moins encore à des multitudes; si l'on y a célébré d'autres cérémonies que les rites funèbres en mémoire des morts, c'est accidentellement et, pour ainsi dire, en petit comité, pendant les dernières persécutions. Leur unique destination était de garder le corps des défunts en attendant le jour de la résurrection générale, et c'est dans ce dessein qu'elles ont été creusées tout entières par les générations chrétiennes du 1^{er} au 7^e siècle. Le caractère même de la roche qu'elles traversent — tuf volcanique, granulaire ou terreux — exclut, du reste, l'idée qu'elles eussent pu fournir les matériaux de la ville éternelle.

Presque tous les cimetières avaient une entrée monumentale qui devait les désigner de loin aux regards des passants. Dans ces conditions, on se demande comment leur existence peut s'expliquer en face d'une administration aussi puissante et aussi hostile au nouveau culte que l'administration impériale. C'est que les catacombes, comme a dit le doyen Stanley, sont « un monument de tolérance plutôt que de persécution ». Il faut observer que, jusqu'au III^e siècle, les persécutions eurent un caractère fort intermittent, et que, seuls, les prédécesseurs immédiats de Constantin y mirent assez de vigilance et, en quelque sorte, de méthode pour atteindre les chrétiens jusque dans leurs cimetières. En second lieu, on doit tenir compte du respect que les Romains professaient pour les sépultures, et des privilèges qu'ils y avaient attachés, sans distinction de culte. On a attribué aux chrétiens d'avoir introduit dans nos mœurs l'odieux usage d'enterrer les morts, au lieu de les brûler. Mais, même en plein paganisme, la crémation n'était peut-être pas aussi générale qu'on se plaît à le dire. Peut-être que déjà chez les Grecs le bûcher fut l'exception, sauf en temps de guerre ou d'épidémie. A Rome même, les cultes orientaux — juifs, phéniciens, adorateurs de Mithra et de Sabazius — possédaient de vrais cimetières souterrains qui avaient obtenu la

reconnaissance officielle, et on sait que, tout au moins jusqu'à Domitien, le christianisme passa pour une secte juive. D'autre part, on avait pris l'habitude de jeter les cadavres des esclaves dans des puits (*puteoli*), où on les laissait pourrir, et, à l'autre extrémité de l'échelle sociale, certaines familles, telles que les Scipion, avaient de temps immémorial pratiqué l'usage des inhumations. Le nombre de ces familles s'accrut rapidement sous l'empire; chacune, naturellement, voulut avoir sa crypte, et c'est même dans ces catacombes privées que semble devoir être cherchée l'origine des cimetières chrétiens. La loi romaine consacrait l'inaliénabilité non seulement de la sépulture, mais encore de ses dépendances, — jardins ou constructions, — depuis le monument proprement dit jusqu'à la salle des banquets funèbres et à la loge du gardien. Le fondateur pouvait en réserver l'usage non seulement à ses descendants, mais encore à ses clients, à ses affranchis et à leurs descendants, à toute catégorie de personnes déterminée, par conséquent, à ceux qui partageaient son culte¹.

Aussi longtemps que le christianisme ne fut pas déclaré culte illicite, c'est-à-dire jusqu'à Trajan, les chrétiens purent donc profiter de cette législation pour enterrer leurs morts sous le couvert des concessions privées. L'extérieur restait un tombeau de famille; les dépendances souterraines formaient le cimetière chrétien. Poursuivant leur travail de termites, les fossoyeurs — qui constituaient un ordre dans la hiérarchie de l'Église primitive — ouvraient, à hauteur d'homme, dans les couches tufacées du sous-sol, de longs et étroits couloirs (*ambulacra*), vraies galeries de mine, dans les parois desquelles ils taillaient des rangées parallèles de cavités rectangulaires (*loculi*), plus longues que profondes,

¹ Les chrétiens profitèrent de cette législation pour s'isoler des païens dans la mort comme ils s'en isolaient déjà dans la vie, au risque de renforcer l'accusation qu'on leur lançait, de professer la haine du genre humain. Ainsi, on a trouvé une inscription du II^e siècle, où un testateur réserve sa sépulture à tous ceux « *ad religionem pertinentes meam* », et une épitaphe extraite du cimetière de Domitilla porte ces mots significatifs : « *Sibi et suis fidentibus in Domino.* »

assez semblables aux couchettes de nos navires et destinées à recevoir les corps des fidèles. Quand le *loculus* avait obtenu son funèbre dépôt, on le fermait avec des tuiles cimentées par du mortier ou avec une plaque de marbre (*tabula*), sur laquelle on plaçait une inscription ou un symbole. Le modèle de cette sépulture était, du reste, fourni aux premiers chrétiens par le passage de l'évangéliste Matthieu relatif à l'ensevelissement du Christ : « Ainsi Joseph prit le corps, « l'enveloppa d'un linceul net et le mit dans un sépulcre neuf « qu'il avait taillé dans le roc, et, après avoir roulé une « grande pierre à l'entrée du sépulcre, il s'en alla. »

Une obscurité profonde régnait dans ces cryptes, sauf là où des ouvertures, ménagées pour donner accès à l'air plus encore qu'à la lumière, laissaient filtrer une sorte de demi-jour, à l'entrecroisement des galeries. Quelquefois on ouvrait, dans l'épaisseur de la roche, un caveau (*cubiculum*) réservé, soit aux membres d'une même famille, soit à des personnages de distinction. Les tombes y quittaient leur forme habituelle de *tiroirs* pour prendre celle de *coffres*, c'est-à-dire qu'elles se fermaient par en haut. Au-dessus du couvercle, qui formait entablement, était pratiquée une excavation semi-circulaire (*arcosolium*). Cette sorte de niche, ainsi que le plafond du caveau, étaient généralement décorés d'emblèmes et de fresques. Ça et là on trouvait des salles pourvues de bancs pour supporter des sarcophages.

Quand le creusement des galeries avait atteint les limites horizontales de la zone concédée, les fossoyeurs taillaient un escalier ou un couloir en pente douce jusqu'à un niveau inférieur où ils ouvraient un nouveau réseau. M. Michel de Rossi a calculé que, dans une concession de 125 pieds carrés, on pouvait creuser 800 mètres de galeries à trois étages, ce qui pouvait suffire à environ 1,200 cadavres. Or, il y a, dans certains cimetières, des exemples de cinq étages superposés : le premier presque à fleur de sol ; le dernier à 25 mètres de profondeur.

Le plus ancien des cimetières privés consacrés à l'ensevelissement des chrétiens semble être celui de Domitilla, une

dame noble qui appartenait à une branche des Flaviens et qui, selon l'historien Dion, fut poursuivie avec son mari, sous Domitien, pour ce crime d'athéisme si fréquemment imputé aux chrétiens. On peut mentionner également la crypte de Lucine, que M. Rossi suppose avoir peut-être été fondée par cette Pomponia Graecina, qui, sous le règne de Claude, se retira du monde et fut accusée, suivant Tacite, de s'être livrée à une superstition étrangère.

II

Détail singulier, le III^e siècle, qui fut par excellence le siècle des persécutions, fut aussi celui où se développèrent les premiers cimetières collectifs, possédés en propre par l'Église. Dès la fin du II^e siècle, celle-ci avait trouvé, dans le régime légal des associations, un moyen infaillible de s'assurer la jouissance et l'administration de ses nécropoles. Le gouvernement impérial, généralement assez hostile au droit de réunion, surtout quand il s'agissait d'associations militaires ou religieuses, s'était cependant relâché de ses rigueurs en faveur des sociétés funéraires qui avaient pour objet de procurer à leurs membres une sépulture décente et qui se multiplièrent aussitôt dans la capitale, ainsi qu'en province. Ces sociétés se mettaient souvent sous le patronage d'un dieu : Jupiter, Hercule, Diane. On possède les statuts d'une de ces confréries, les *cultores Dianae et Antinoë*. Or, une ancienne inscription désigne les chrétiens sous le nom de *cultores Verbi*. — Leurs membres pouvaient s'assembler régulièrement, une fois par mois, pour verser leurs cotisations; elles pouvaient, en outre, tenir des réunions extraordinaires pour célébrer les funérailles des associés et organiser des banquets funéraires, qui, chez les premiers chrétiens, durent bientôt prendre le caractère de l'Agape et de la Cène. Ce furent naturellement les évêques à qui revint l'administration des biens communs, y compris le cimetière, — non pas, bien entendu, comme représentants officiels

de l'Église, mais comme présidents de l'association, *quæstores collegii*.

Le plus renommé de ces cimetières est celui de Callixte, où M. J.-B. de Rossi a eu la bonne fortune de découvrir, grâce à sa persévérance et à son flair d'archéologue, le caveau des évêques romains du III^e siècle, depuis Zéphyrin jusqu'à Miltiade. Ce fut d'abord un cimetière privé, appartenant, dès le II^e siècle, à une branche chrétienne des Cæcili. C'est sous Septime Sévère qu'il paraît avoir passé officiellement aux mains de l'Église. Nulle part on ne peut mieux reconstituer l'histoire extérieure de la communauté chrétienne pendant le III^e siècle et le commencement du IV^e. Au début, les sépultures chrétiennes ne prennent pas la peine de se cacher : leurs proportions sont vastes et régulières. Ensuite arrive l'époque des grandes persécutions ; on mure une partie des issues ; on en ouvre d'autres sur des carrières abandonnées ; on multiplie les couloirs pour dérouter l'assaillant ; on s'enfonce de plus en plus profondément dans les entrailles du sol. Mais, au moindre répit, la confiance renaît ; on reprend les travaux de dégagement et de décoration, jusqu'au jour où les édits de Dioclétien éclatent comme un coup de foudre. Les cimetières sont confisqués, leur accès interdit aux chrétiens. Ce sont les temps difficiles où Sixte II est surpris et massacré dans la crypte où il célébrait l'office. On ne préserve qu'en les comblant les caveaux les plus précieux et les tombes des principaux martyrs.

Mais les heures du paganisme sont comptées et avec Constantin l'Église peut s'affirmer au grand jour. Abandonnant, pour la basilique profane, les obscurs caveaux où elle célébrait la mémoire de ses martyrs, elle accommode cet édifice civil aux formes, aux usages, aux rites dont elle a contracté l'habitude pendant son existence souterraine. L'autel, placé dans l'abside, rappelle les formes du sarcophage sur lequel la communion se célébrait dans les *cubiculi*, et on pousse l'imitation jusqu'à y enfermer des reliques. Bien plus, on le surmonte d'un *ciborium* ouvert qui reproduit, en petite dimension, les édicules élevés en plein air à proxi-

mité des principales tombes. Il n'est pas jusqu'aux cierges, dont on se servait pour éclairer la nuit des cryptes, qui ne se maintiennent dans les cérémonies en plein soleil. La basilique elle-même prend le nom d'un martyr et l'apparence générale d'un cénotaphe, flanqué d'un baptistère, en attendant qu'elle affecte, par l'adjonction des transepts, la disposition d'une croix.

Dès cette époque, on commence à se faire enterrer dans les cimetières à ciel ouvert. A partir du v^e siècle, les catacombes ne sont plus qu'un lieu de pèlerinage, entretenu et orné par les papes du temps. M. de Rossi a parfois rencontré dans les griffonnages ou *graffiti*, dont les pèlerins avaient alors l'habitude de couvrir les parois des ambulacres et des caveaux, de précieuses indications pour retrouver l'emplacement d'une tombe célèbre et, par suite, déterminer l'âge d'une galerie. Mais quand, au commencement du ix^e siècle, le pape Pascal I^{er} eut fait transporter au Panthéon presque tous les corps qu'on put reconstituer, les catacombes tombèrent dans un abandon et même un oubli qui durèrent plus de cinq siècles. De 1593 à 1629, un archéologue maltais, Bosio, y entreprit des explorations avec une patience et un succès qui nous le montrent comme le vrai précurseur de MM. de Rossi. Ses successeurs du xvii^e et du xviii^e siècle ne semblent avoir marché sur ses traces que pour enrichir les reliquaires et les collections, détruisant ce qu'ils ne pouvaient emporter et opérant avec si peu de méthode que même leurs découvertes les plus importantes restèrent presque sans résultats pour la science des origines chrétiennes ou pour l'histoire des catacombes elles-mêmes. Tout restait à faire dans cette voie, quand M. J.-B. de Rossi commença, avec son frère, la tâche qu'il poursuit encore aujourd'hui.

Le savant archéologue romain a lui-même entrepris une classification chronologique des principaux documents fournis par les catacombes. Mais cette classification, il l'assied à peu près exclusivement sur la topographie, tandis que M. Roller fait intervenir davantage les indications fournies par l'histoire de l'art antique, aux divers âges de son déve-

loppement. Voici, du reste, comment il explique ses procédés au chapitre XI du premier volume :

De même qu'un amateur quelque peu compétent ne confond pas un tableau du xvi^e siècle avec une œuvre du xviii^e, de même un œil quelque peu exercé saisit au premier abord certains caractères qui ne permettent pas de confondre une sculpture classique avec les informes productions des âges de décadence. Avec un peu plus d'expérience on saisit les gradations. Aujourd'hui un homme de goût devine les écoles de sculpture et de peinture; de même un historien des monuments antiques reconnaît vite à quelle classe d'œuvres il a affaire, de quel pays elles sont, et parfois à quelles influences elles sont dues.

On sait de même comment on construisait en chaque siècle. La comparaison des monuments permet de deviner non pas seulement à quelle classe d'architectes on les doit, mais quand vivaient les maçons qui les ont travaillés. L'agencement des parties, le joint des briques, la nature ou la multiplicité des marbres et autres matériaux, le mortier employé, la composition des stucs et revêtements; tout sert d'indice et rien ne doit être négligé. S'agit-il d'épigraphie, on a les dates consulaires; jusqu'au vi^e siècle, les jours des mois sont indiqués par les calendes et les noms; depuis on commença à se servir de la numération progressive. La nature des abréviations, l'indication des qualités, dignités, professions des défunts changent avec les temps. Le style, les symboles, la nomenclature, la paléographie ont varié de siècle en siècle, de localité à localité. Chaque âge et chaque milieu a eu sa manière de s'exprimer comme de penser; la forme des lettres n'a pas toujours été la même, et l'on peut reconnaître pour ainsi dire *la main* de chaque groupe d'individus.

Les empreintes laissées par les maçons dans le mortier frais, leurs inscriptions, aussi bien que les griffonnages des visiteurs (graphites) sont différents d'une époque à l'autre: les signes dont ils se servaient, les symboles qu'il esquisaient, les exclamations ou prières qu'ils proféraient, tout porte un caractère propre et la note de certains temps. Les potiers, les briquetiers ont marqué leurs vases ou leurs tuiles de leur cachet, avec leurs noms, leurs initiales, leurs signes de reconnaissance; eux aussi avaient leurs sentences et leurs manières de parler. Le double ou triple emploi du marbre déjà utilisé dans les monuments païens ou chrétiens, la rencontre de monnaies, de médaillons, d'objets divers, de vases variés par leurs formes et leur substance; les révélations de mœurs spéciales, connues d'ailleurs: voilà quelques-uns des points de repère qui aident les investigateurs attentifs et patients à se reconnaître. L'archéologie est science minutieuse; elle marche avec lenteur et circonspection, mais elle ne va pas en aveugle. Cet aperçu peut suffire au public pour se rendre compte *grosso modo* des moyens employés pour classer les monuments que nous allons étudier.

III

L'histoire des arts a longtemps offert une lacune de plusieurs siècles, entre les dernières productions du paganisme, encore tout imprégnées de la grâce classique, et les premières manifestations du christianisme, déjà byzantines par la conception et l'allure. Cette lacune a été comblée par l'exploration des catacombes. Il en est ressorti, une fois de plus, que l'art, comme la religion, la politique ou l'histoire naturelle, ne se transforme point par brusque révolution, mais que, dans ses périodes de décadence aussi bien que d'épanouissement, il procède toujours par d'insensibles gradations.

On a cru longtemps que l'art chrétien s'était formé tout d'un coup, dans les basiliques appropriées aux usages de la religion nouvelle, tel qu'il nous apparaît, vers le v^e siècle, en rupture ouverte avec toutes les traditions de l'art classique. Or, les plus anciens monuments des catacombes établissent, au contraire, que le christianisme s'est assimilé les formes et même les conceptions artistiques du génie païen avant de les altérer et de les proscrire. Sans doute on trouve, dès le début, des allégories et des symboles qui peuvent être regardés comme des créations originales du christianisme. Mais, en général, comme le fait observer M. Roller, « on n'a pas eu le temps de créer une forme encore inconnue. L'esprit nouveau se contente de vieux vaisseaux. » Le plafond des *cubiculi*, au cimetière de Domitilla, la décoration des *arcosolia* aux cryptes de Lucine et de saint Janvier, tels qu'ils nous apparaissent reproduits par la photographie, rappellent à s'y méprendre les fresques de Pompéi, bien entendu « d'un Pompéi honnêtement décoré ». Même régularité de lignes dans les encadrements, même aisance dans le dessin, même finesse de touche, même harmonie de couleurs, même prédominance de sujets pastoraux et agricoles. On y retrouve jusqu'aux légendes de la mythologie païenne les plus aptes à symboliser les idées chrétiennes : Orphée, représentant le Bon Berger qui charme les brebis avec sa lyre — Ulysse, qui,

attaché au mât de son navire, résiste aux chants des sirènes comme le chrétien aux séductions des sens ; — Psyché, c'est-à-dire l'âme humaine, près de laquelle un ange remplace l'Amour — le Phénix et le Paon, qui expriment l'idée d'immortalité et de résurrection. Lors même que l'artiste, comme c'est le cas le plus fréquent, emprunte ses sujets à l'Écriture, il les exécute suivant toutes les règles de l'art classique. La décadence ne commence que dans la dernière partie du III^e siècle. Parmi les peintures du II^e, tel Daniel au milieu des lions rappelle à M. Roller les plus beaux temps de l'art ; tel Bon Pasteur lui montre le génie grec dans tout son éclat ; telle Marie avec l'enfant le ramène « à l'inspiration artistique que retrouva Raphaël aux jours de la Renaissance ». Il fait remarquer que, dans cette dernière fresque, le nouveau-né est nu, comme dans les peintures modernes, contrairement à la façon de le représenter pendant les temps intermédiaires. « Ainsi, ajoute-t-il, les deux âges classiques se donnent la main. »

C'est surtout à partir du IV^e siècle qu'abondent les scènes tirées de la Bible. On a soutenu qu'à cette époque l'art chrétien était devenu historique, de symbolique qu'il était exclusivement aux deux premiers siècles. M. Roller trouve cette distinction trop absolue. En effet, alors même que les sujets dominants sont la reproduction littérale de scènes décrites dans l'Ancien et le Nouveau Testament, ils n'en conservent pas moins un caractère symbolique par leur portée morale et par leur application à la vie chrétienne. Réciproquement on ne peut soutenir que l'art des trois premiers siècles fût purement allégorique, alors même qu'il se montrait le plus libre et le plus hardi dans l'interprétation des épisodes tirés de livres sacrés. Les premiers chrétiens ne songeaient guère à considérer les récits bibliques comme de simples allégories ; ils les regardaient, au contraire, comme des faits concrets, dont ils ne révoquaient pas en doute la réalité historique. — C'est à la fin et non au commencement des religions révélées qu'on cherche dans le symbolisme un moyen d'interpréter rationnellement l'irrationnel.

M. Renan a soutenu que l'art chrétien devait son origine aux adeptes du gnosticisme : « L'histoire évangélique, dit-il dans son *Marc-Aurèle* (p. 544), ne fut traitée par les premiers chrétiens que partiellement et tardivement. C'est ici surtout que l'origine gnostique de ces images se voit avec évidence. La vie de Jésus que présentent les anciennes peintures chrétiennes est exactement celle que se figuraient les gnostiques et les docètes, c'est-à-dire que la Passion n'y figure pas, « le Christ, dans cet ordre d'idées, n'ayant pu souffrir en réalité ». — On sait que les gnostiques idéalisèrent la personne de Jésus au point de nier la réalité de sa nature humaine, et de traiter comme des apparences les épisodes de son existence terrestre.

Il est fâcheux que M. Renan ait publié son dernier volume avant d'avoir pu connaître les conclusions de M. Roller, car le savant auteur des *Origines du christianisme* aurait pu se convaincre, par un simple coup d'œil sur les planches des *Catacombes de Rome*, que les manifestations de l'art chrétien n'ont rien de gnostique. Le Jésus qu'on y retrouve n'est nullement le Christ-fantôme du gnosticisme. Qu'il y apparaisse sous les traits du Bon Berger, ou qu'il y soit représenté enfant dans les bras de sa mère et adulte dans les eaux du Jourdain, c'est bien un être en chair et en os, d'une humanité réelle et presque réaliste. Loin de voir dans le Christ une personne ou une émanation divine, dont la vie et la mort seraient de pures illusions, les artistes des Catacombes étaient bien plus rapprochés du point de vue encore adopté aujourd'hui par la fraction conservatrice de l'unitarisme qui voit en Jésus, non Dieu lui-même, mais le fils de Dieu et le Messie annoncé par les prophètes.

On voit comment ces questions d'art aboutissent à des questions d'exégèse religieuse. Le terrain est glissant, s'il en fut, mais nous pouvons l'aborder sans parti pris. La critique indépendante — et, l'on peut ajouter, la critique protestante, chez cette fraction du protestantisme qui croit à l'évolution progressive des religions, — n'a pas à se préoccuper de savoir si la doctrine et l'organisation de l'Église primitive se

retrouvent aujourd'hui dans telle ou telle secte particulière du christianisme. Quand même il serait démontré que les premiers chrétiens croyaient à la transsubstantiation, à l'immaculée conception, à la trinité, à l'intercession des saints et à la primauté des papes, ce ne serait pas une raison pour que nous y croyions à leur suite, et, quelles que soient nos opinions philosophiques ou religieuses, elles ne dépendent en rien de la question de savoir si d'autres les ont professées avant nous.

L'Église romaine soutient que tous ses dogmes, depuis la résurrection du Christ jusqu'à l'infaillibilité des papes, se découvrent plus ou moins explicitement dans le christianisme primitif et que les conciles se sont bornés à les définir dans leur portée ou dans leurs conséquences. Il est facile de constater, par les reproductions photographiques jointes à l'ouvrage de M. Roller, combien cette prétention est exagérée. Sans doute, on ne peut exiger du christianisme populaire que nous révèle l'art des catacombes, une représentation exacte des croyances qui dominaient chez les docteurs et les théologiens de la religion nouvelle. Mais il n'en est pas moins significatif que les traits les plus caractéristiques de l'orthodoxie postérieure sont ou complètement absents ou présentés sous un autre jour. On a fait valoir que le christianisme avait dû s'entourer de mystère au milieu des persécutions et qu'on ne peut s'attendre à retrouver sur les murs de ses cryptes les dogmes pour lesquels il avait créé *la discipline du secret*. Cette thèse a même été défendue, il y a une vingtaine d'années, par un représentant distingué de l'exégèse rationaliste, M. E. de Bunsen, qui voyait dans les Évangiles successifs de Matthieu, de Marc et de Jean, non pas un développement graduel, mais une divulgation par étapes de la doctrine déjà révélée aux apôtres dans sa totalité. Plus récemment encore, un écrivain français bien connu, M. E. Burnouf, l'a reprise à son tour pour soutenir que, sous les dogmes et les rites du christianisme primitif, se cachait la vieille théorie aryenne du feu considéré comme principe universel du mouvement de la vie et de la pensée.

Nous citons ces exemples pour montrer comme on peut aller loin, avec ce système d'interprétation, dans le champ des conjectures. M. Roller expose, contrairement à ce qu'avance M. Burnouf, que la discipline du secret s'est surtout affirmée au iv^e siècle, alors que le temps des persécutions était passé; il montre, en outre, que ce secret était un peu celui de tout le monde, puisque les auteurs sacrés de cette époque ne se gênaient pas pour dévoiler dans leurs controverses tous les dogmes de l'Église. Quant aux chrétiens des siècles précédents, il serait étrange qu'on n'eût trouvé dans leur symbolique aucune trace de ces prétendues doctrines secrètes, alors que c'est le propre du symbole d'exprimer aux yeux de l'initié le sens réel du mystère qu'il déguise pour le profane sous une signification spéciale. Bien plus, le trait saillant et le caractère instructif des documents coordonnés par M. Roller, c'est précisément qu'ils nous font assister — du ii^e au viii^e siècle — à la lente élaboration et au développement graduel des dogmes successivement incorporés dans l'orthodoxie catholique.

IV

La première communauté chrétienne, établie à Rome dès le règne de Claude, ne semble pas avoir laissé de traces dans les catacombes. Elle se composait de judæo-chrétiens, d'ébionites; peut-être même se rattachait-elle directement à l'Église de Jérusalem. Or — comme M. Renan l'a montré dans *les Apôtres* — ces chrétiens de la première heure n'attachaient aucune importance aux funérailles et ne plaçaient même pas d'inscriptions sur les tombes, tant ils étaient persuadés que la résurrection générale était proche. En outre, ils devaient professer, pour les représentations de figures humaines, cette horreur toute sémitique dont l'entrée des gentils dans l'Église a seule pu débarrasser le christianisme naissant. Il ne faut donc pas s'étonner si les premières inscriptions authentiques fournies par les catacombes datent seulement des années 107 et 111. On n'y lit encore

qu'un nom et une date. Bientôt il s'y joindra un vœu bref et simple : *En paix ! La paix avec toi ! Vis en Dieu !* quelquefois avec la mention d'un lien de parenté. A côté de certains noms, des épitaphes renfermant la désignation de prêtre (*presbyter*) et de lecteur, on trouve mentionnée la femme d'un presbytre qui repose dans une même tombe avec son mari. — Les premiers symboles se montrent sous la forme de l'ancre, qui figure l'espérance, et du poisson, dont le nom grec, *ιχθυσ*, est l'acrostiche de *Ἰησοῦς Χριστός Θεοῦ Υἱός Ζωτήρ*. Les deux emblèmes réunis signifient donc : *Espérance en Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur*.

L'image du Christ est surtout représentée sous les traits du Bon Berger — allégorie que le christianisme n'a pas inventée, puisqu'on la retrouve sur certains tombeaux païens, mais dont il a fait une application spéciale au Christ rapportant au bercaïl la brebis égarée. — Dès cette époque, on voit l'enfant Jésus sur les genoux de Marie : l'étoile prophétique qui brille au-dessus de l'enfant est désignée de la main par un personnage en qui les catholiques ont vu saint Joseph, et les protestants le prophète Michée.

L'âme des élus est souvent représentée sous les traits d'une *orante*, c'est-à-dire d'une femme priant, non les mains jointes, mais, suivant l'attitude de l'époque, les bras levés au ciel. D'autres fois, on la figure sous la forme d'une colombe. La plus ancienne fresque des catacombes, au dire de M. Roller, qui la rattache à la première moitié du II^e siècle, est une représentation de la vie future, d'après la parabole de la vigne, où l'on voit des colombes becqueter les raisins d'une vigne, peinte sur la voûte « avec toute l'aisance, la *maestria* des faiseurs de la meilleure école ». De petits génies enfantins y font la cueillette, — anges ou amours ; M. Roller les appelle des petits amours d'anges. Au caveau de saint Janvier, d'autres fresques, qu'on croit appartenir à la fin du même siècle, reproduisent également des scènes de vendanges et de moissons où de petits génies jouent le rôle d'ouvriers. Si c'est bien là une image de la vie future, il semblerait que les premiers chrétiens se la soient représentée

quelque peu à la façon des anciens Égyptiens, comme une continuation de l'existence présente, mais sans les déboires ni les maux de la vie terrestre, au milieu d'un éternel été et d'une éternelle jeunesse. M. Roller lui-même (t. I^{er}, p. 82) ne semble pas éloigné de supposer cette interprétation, qui n'exclut pas, du reste, la croyance à la résurrection des corps.

Une des fresques de Domitilla, qui a donné lieu aux plus vives controverses; montre deux hommes, l'un assis, l'autre à demi couché sur un *triclinium*. Au centre du tableau, un trépied supporte de petits objets assez confus, parmi lesquels M. de Rossi a cru distinguer un poisson entouré de ces petits pains sans levain comme en ont les Orientaux. De l'autre côté du trépied s'avance un personnage malheureusement assez endommagé par le temps. M. Roller suppose qu'il devait tenir originairement une coupe entre les mains. La plupart des commentateurs ont vu dans cette fresque une représentation de la Cène, et tout fait croire qu'ils ont raison. Mais, de la présence de $\lambda\chi\theta\omicron\varsigma$ sur le trépied, — si M. de Rossi a bien vu, — résulte-t-il, comme l'ont soutenu certains écrivains orthodoxes, que les convives vont s'y assimiler le corps et le sang de Jésus-Christ, avec la signification théophagique que l'Église devait plus tard attacher à la pratique de la communion? Il est probable qu'il s'agissait d'une assimilation au sens figuré, comme on l'entend encore aujourd'hui quand on parle de se nourrir (des enseignements) du Maître. M. Roller semble penser que, dès cette époque, la célébration de la Cène aurait eu une portée non seulement sacramentelle, mais encore mystique; il insiste, toutefois, sur ce point que l'idée de sacrifice en paraît absente et que rien ne permet d'y supposer la croyance à la présence substantielle du Christ, telle qu'on l'admit plus tard dans les dogmes de la transsubstantiation et même de la consubstantiation.

L'existence de peintures où l'on retrouve les personnages de Daniel, d'Esau, de Jonas, de Noé, de Moïse, d'Abraham, montrent que, dès lors, les chrétiens possédaient à fond les

livres de l'Ancien Testament. Une allusion à l'histoire de Suzanne prouve que les apocryphes n'étaient pas ignorés. En ce qui concerne les Évangiles, il est évident que les synoptiques étaient connus dès la première partie du II^e siècle. Quant à l'Évangile de Jean, M. Roller incline à admettre « qu'il était tout au moins populaire dès le milieu du II^e siècle, et qu'il l'était suffisamment pour avoir aidé à la création de toute une symbolique artistique » — L'assertion est indiscutable pour ce qui concerne le III^e siècle. On trouve, en effet, dans les peintures de cette époque, la reproduction exacte du repas après la pêche miraculeuse, tel qu'il est décrit au dernier chapitre du quatrième Évangile, outre diverses représentations de la Samaritaine et du paralytique. Mais pour le II^e siècle, M. Roller est réduit à n'appuyer sa thèse que sur des présomptions, telles que l'apparition d'une colombe au baptême du Christ, — l'existence d'une corbeille de pains placée au-dessus de $\tau\chi\theta\upsilon\varsigma$ ¹ — le fait que dans la parabole de la vigne, au cimetière de Domitilla, les sarments partent d'un seul cep, et que, dans les représentations du Bon Pasteur, « les brebis regardent à leur berger et semblent l'écouter ». Ces détails peuvent parfaitement s'expliquer par le symbolisme des Évangiles synoptiques et, en tout cas, ils ne peuvent prévaloir contre l'argument que ni *le Pasteur d'Herma*s, ni les *Homélies Clémentines*, ni Justin Martyr († 166), en un mot, aucun des premiers apologistes chrétiens ne font encore mention du quatrième Évangile. Justin Martyr, toutefois, en popularisant la doctrine du Verbe, avait préparé le terrain au nouvel évangéliste, dont l'œuvre semble avoir été acceptée, aussitôt que connue, dans l'Église de Rome, comme en témoignent les écrits d'Irénée dans le dernier quart du siècle.

On voit combien les croyances de l'Église différaient, au II^e siècle, de ce qu'elles sont devenues dans la suite. Par

¹ Le baptême du Christ et $\tau\chi\theta\upsilon\varsigma$ avec la corbeille se trouvent parmi les fresques du caveau de saint Janvier. Or, M. Roller reconnaît que celles-ci appartiennent à la fin plutôt qu'au commencement du II^e siècle (t. I^{er}, p. 97).

quelles étapes a passé leur évolution? Pour l'apprendre, nous n'avons qu'à suivre fidèlement M. Roller.

Au III^e siècle, on trouve des épitaphes d'évêques; mais les évêques de Rome ne portent pas encore sur leurs tombes la désignation de pape. Les précédents symboles se développent. L'ἰχθῦς prend la forme du dauphin — l'ami de l'homme; — il porte la barque de l'Eglise; il se suspend au trident comme à une croix. La croix elle-même commence à se montrer, mais encore dissimulée dans l'ancre, le trident et l'armature des navires. Le symbolisme se complique et ses différentes allégories se rattachent les unes aux autres. Ainsi l'on voit l'eau, que la verge miraculeuse de Moïse a fait jaillir du rocher, former le fleuve spirituel où le pêcheur d'hommes prend les âmes au filet, où les néophytes sont baptisés et où le paralytique se guérit; elle sort du puits de Jacob pour désaltérer les hommes; elle devient une mer où flotte l'arche de Noé, dans laquelle l'humanité a reçu le baptême des eaux. Quant à la Cène, elle est figurée par le sacrifice d'Abraham et la bénédiction des aliments, ainsi que par de nombreuses représentations d'agapes. Enfin, les vœux en faveur des morts deviennent de véritables prières. On commence à offrir des actions de grâce pour les défunts.

Au IV^e siècle, le sentiment de communion entre les vivants et les morts s'est encore accentué. On attend une heureuse influence de leur intercession, comme le témoignent ces fréquentes formules : *Demande pour tel...; sois favorable à...; aie en souvenir dans tes prières...* Les pèlerinages aux tombeaux des martyrs sont entrés dans les mœurs. On célèbre des services commémoratifs dans les caveaux transformés en chapelles. La table des sépulcres est utilisée comme autel pour pratiquer la communion, l'agneau y remplace parfois l'ἰχθῦς, on y mêle l'eau au vin et les fidèles y assistent assis au lieu de couchés.

La hiérarchie ecclésiastique s'accroît. La chaise *cathédrale* est l'attribut de l'évêque. L'épithète d'un évêque de Rome, en le désignant comme évêque, ajoute pourtant le titre *papa*; mais au sens purement affectueux. — Ce n'est plus

seulement la personne humaine de Jésus que le sculpteur montre accomplissant des miracles, mais le Christ glorifié au Ciel après l'ascension. Pierre ou Paul reçoit de sa main le livre de vie, ou bien le Christ enseigne les fidèles, assis sur la *Cathedra* des docteurs et parfois vêtu en philosophe païen. Les apôtres se groupent autour de Jésus, sans qu'aucun d'eux obtienne encore la prééminence ou même un rôle spécial. Cependant Pierre et Paul sont souvent mis à part, sur un pied d'égalité vis-à-vis l'un de l'autre. — Le nimbe apparaît sur la tête du Christ avant la fin de ce siècle.

La croix se montre à l'état isolé; mais elle se dissimule encore sous le monogramme du Christ, ou bien elle affecte la forme de cette croix gammée qu'on trouve déjà sur des monuments de l'Inde ancienne et où certains auteurs ont vu l'emblème de l'*arani*, la pièce de bois d'où les brahmanes faisaient sortir par friction l'étincelle sacrée.

Au v^e siècle, la croix s'affirme nettement dans sa forme actuelle. L'auréole s'étend à la tête des saints. Le rôle spirituel de Pierre est agrandi; on le considère comme l'héritier de Moïse et le substitut du Christ, chargé de faire jaillir de la roche l'eau qui baptise et qui vivifie. « Tout s'altère à la fois : le culte, la doctrine et l'art. » Un anthropomorphisme grossier fait même apparaître, parmi les décorations d'un sarcophage, une représentation de la Trinité consistant en trois personnages barbus, assez semblables l'un à l'autre, sauf que Dieu le Père est assis dans une *cathedra*. L'artiste les a représentés au moment où ils viennent de créer Ève avec une côte du corps d'Adam.

Au vi^e et au vii^e siècle, nous sommes déjà en plein byzantinisme. La désignation de S. C. S (*sanctus*) accompagne les images des saints. Le culte des reliques s'étend même à leur représentation. Le Christ porte l'auréole à rayons cruciformes.

Au viii^e et au ix^e siècle, papes et saints semblent être sur un pied d'égalité. Toutefois, les premiers ne sont encore désignés que comme papes romains (*papus romanus*). Le crucifix a fait son apparition, mais en dehors des catacombes

proprement dites. L'Assomption de la Vierge trouve sa première expression dans la peinture murale.

Ici s'arrête la tâche de M. Roller. L'histoire du christianisme va sortir des catacombes; c'est au grand jour, dans les églises et sur les monuments publics, qu'on devra suivre désormais le cours de ses destinées. En même temps que les formes de l'art religieux accentuent leur retour aux ébauches d'une barbarie enfantine, l'esprit qui les inspire achève de s'altérer et de s'obscurcir. Dans les catacombes, on ne découvre que des symboles de joie et d'espérance; le drame du Golgotha en est exclu; on n'y trouve, en pleine persécution, d'autres allusions aux souffrances des martyrs que l'allégorie de Daniel dans la fosse aux lions et des trois jeunes hommes dans la fournaise; pas une image de l'enfer ou même du jugement dernier, sauf un bas-relief où l'on voit le Christ séparant les boucs des brebis; encore est-il des derniers temps. Mais, à partir du ix^e siècle, quand le christianisme a désappris le chemin des catacombes, l'imagination ne semble plus se plaire que dans les larmes et les supplices. Le crucifix sanglant et décharné détrône partout le Bon Pasteur qui sourit à ses brebis. Au lieu des prémisses de la terre, on a, pour motifs de décoration, des instruments de torture et des têtes de morts; au lieu d'*orantes*, les bras levés au ciel, des cénobites prosternés parmi les ossements; au lieu de colombes qui voltigent dans la vigne du Seigneur, des martyrs rendant l'âme dans d'effroyables tourments; au lieu de génies qui font la moisson, des démons qui torturent les damnés. Alors que, chez les premiers chrétiens, l'idée de la résurrection prochaine semblait n'exciter qu'un sentiment d'impatience et d'allégresse, l'approche du *millenium* vient encore accroître ce terrorisme, qui se traduira bientôt dans les atrocités de l'Inquisition et qui, jusqu'à la Renaissance, pèsera, comme un cauchemar, sur toute la chrétienté occidentale.

Ce n'est pas la première fois que le monde a assisté à un pareil assombrissement de l'horizon religieux. L'histoire de l'ancienne Egypte offre un phénomène analogue, si l'on com-

pare les peintures tombales du Nouvel Empire avec celles du Moyen ; dans une récente livraison de la *Revue des Deux Mondes*, M. Gaston Boissier faisait ressortir, à propos des tombes étrusques découvertes à Corneto, que les plus anciennes représentent exclusivement ce qui donnait du prix à la vie, — des banquets, des jeux, des danses, des chasses, des épisodes d'intérieur, — alors que plus tard ou préférera les scènes fantastiques et lugubres, les représentations du Tartare et les images de démons à la physionomie grotesque et repoussante. Il ne faudrait pas néanmoins généraliser cette tendance du développement religieux, car l'histoire d'autres cultes, tels que le paganisme et même le judaïsme, offrent une évolution en sens tout opposé.

V

On voit clairement par cette étude, combien il est erroné de représenter les premiers chrétiens comme des philosophes ou des rationalistes, cherchant à mettre en pratique une morale raisonnée et exprimant leur pur théisme par des symboles que leurs successeurs auraient eu le tort de prendre au sérieux. La vérité, c'est que le christianisme du II^e siècle n'était ni une métaphysique ni un rituel, mais une théorie de la vie. Sans doute, ses adeptes croyaient au surnaturel, mais pas plus que les libres-penseurs de leur temps. Mener une vie pure, pratiquer la charité et ne pas sacrifier aux idoles, tels étaient les signes extérieurs du chrétien, les seuls devoirs dont la violation pouvait le faire retrancher de la communauté. Aussi n'est-il pas surprenant que le paganisme se crût en présence d'athées.

Ces contempteurs des dieux n'avaient ni temples, ni sanctuaires, ni lieux sacrés. Leur unique autel, au dire d'Origène, c'était « l'âme du fidèle, la conscience d'où s'élevait la prière ». Point de sacrifices : leurs rites se bornaient, en dehors du baptême qui était leur cérémonie d'initiation, à deux réunions quotidiennes : l'une, avant le jour, pour chanter quelques hymnes, entendre la lecture des

Évangiles et s'exhorter mutuellement, suivant l'expression de Pline, « à ne commettre ni vols, ni adultères, ni parjures » ; l'autre, au soir, pour célébrer une agape, qui était, en même temps qu'un repas commémoratif en l'honneur du Maître, un banquet de fraternité et de charité, — les riches devant y apporter la pitance des pauvres. — Pas davantage d'orthodoxie : ainsi que M. Renan le constate encore pour la fin du II^e siècle, « les différences qui séparent aujourd'hui le catholique le plus orthodoxe et le protestant le plus libéral sont peu de chose auprès des dissentiments qui existaient alors entre deux chrétiens, qui n'en restaient pas moins en parfaite communion l'un avec l'autre ». (*Marc-Aurèle*, p. 336.) — Pas de prêtres, dans le sens moderne et antique du mot : rien que des présidents ou *Anciens*, librement élus par la communauté ; c'est seulement au siècle suivant qu'apparaîtront les inspecteurs ou évêques.

Quelque opinion religieuse qu'on professe, on ne peut se défendre d'une sympathie spontanée pour ces petits groupes d'incompris qui, en face de la corruption romaine, jetaient silencieusement les assises d'une société nouvelle. Ce qui frappe surtout dans leur vie, telle que nous la révèlent les monuments du II^e siècle, c'est peut-être moins encore leur douceur, leur simplicité et même la pureté de leur conduite, que leur inaltérable ton de sérénité dans le présent et de confiance dans l'avenir. « La pensée inspiratrice de l'art des catacombes, écrit M. Roller, peut se résumer en deux mots : une espérance, une victoire ; d'où son caractère presque riant. » La certitude du lendemain est le caractère dominant des épitaphes que M. Roller a copiées et reconstituées en si grand nombre. Jamais un cri de désespoir, pas même l'expression d'un regret, bien que l'affection des survivants éclate parfois dans une épithète éloquente : « très cher », « très doux », « plus doux que la lumière et la vie ». — C'est qu'on ne meurt pas dans les catacombes : on y sort du siècle, *de sæculo recessit* ; on s'y endort « dans la paix du Seigneur », on va y chercher le « rafraîchissement » des âmes ; on y « naît à l'éternité ».

Sans doute, cette assurance du triomphe dans une autre vie ne pouvait manquer de favoriser un détachement exagéré des choses humaines, qui a été de tout temps le grand écueil de la foi chrétienne. Dans cet éloignement d'un monde corrompu, sous cette horreur du fidèle pour les atrocités du cirque et les impudicités du théâtre, on peut distinguer un premier symptôme de ce qui sera plus tard ascétisme, mépris des arts, dédain de la science, haine du libre-examen. Toutefois, pour être juste envers le christianisme naissant, il faudrait être en état de déterminer quels ont été, dans les développements ultérieurs de ce germe, la part des circonstances et des milieux, l'influence des persécutions prolongées, le contre-coup des invasions barbares, enfin l'entrée en scène de ce monachisme oriental qui, pendant plusieurs siècles, fournit au parti de l'intolérance ses janissaires et ses chefs.

On comprend que la question soit trop vaste pour être abordée en ce moment. Mais, que la religion de l'avenir procède du christianisme ou qu'elle sorte de quelque catacombe encore ignorée dans les profondeurs de la société moderne, espérons qu'en réparant les lacunes de sa devancière, elle gardera ce que celle-ci avait de vrai et de juste au début — son esprit de charité et d'amour, sa théorie de la souveraineté du devoir et son sentiment du sérieux de la vie.

GOBLET D'ALVIELLA.

